Luis P. Martin, Jean-Paul Pellegrinetti, Jérémy Guedj (dir.), *La République en Méditerranée. Diffusions, espaces et cultures républicaines en France, Italie et Espagne, XVIIIe-XXe siècle* (Jérôme Grévy)

Jérôme Grévy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7334>

DOI : 10.4000/cdlm.7334

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2013

Pagination : 417-42015 décembre 2013

ISBN : 978-2-914-561-64-8

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jérôme Grévy, « Luis P. Martin, Jean-Paul Pellegrinetti, Jérémy Guedj (dir.), *La République en Méditerranée. Diffusions, espaces et cultures républicaines en France, Italie et Espagne, XVIIIe-XXe siècle* (Jérôme Grévy) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 87 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2014, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/7334> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.7334>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Luis P. Martin, Jean-Paul Pellegrinetti, Jérémy Guedj (dir.), La République en Méditerranée. Diffusions, espaces et cultures républicaines en France, Italie et Espagne, XVIIIe-XXe siècle (Jérôme Grévy)

Jérôme Grévy

RÉFÉRENCE

Luis P. Martin, Jean-Paul Pellegrinetti, Jérémy Guedj (dir.),
La République en Méditerranée. Diffusions, espaces et cultures républicaines en France,
Italie et Espagne, XVIII^e-XX^e siècle,
Paris, L'Harmattan, coll. « Cliopolis », 2012, 392 p.

- ¹ Ce livre rassemble les actes du colloque organisé par le Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine (CMMC) de l'Université de Nice Sophia Antipolis, les 1^{er} et 2 octobre 2009. Cette rencontre constituait la première étape du projet européen « La République en Méditerranée (XVIII^e-XX^e siècle) », qui a pour objectif de rassembler autour de ce thème des chercheurs appartenant à divers pays du bassin méditerranéen, en commençant par des Français, des Espagnols et des Italiens. Au point de départ de cette démarche se trouvait le constat d'un renouveau d'intérêt pour la République depuis les années 1980, qui était pour une part le fruit de crises et de remises en cause institutionnelles dans chacun des pays considérés. En outre, prenant acte du

renouvellement épistémologique qui avait transformé les questionnements et les démarches des historiens du politique, il s'agissait de reconsidérer les certitudes antérieures en croisant les regards avec les autres sciences sociales et en mettant en œuvre les questionnements inspirés notamment par les travaux de Maurice Agulhon et de Serge Berstein.

- 2 Cette première étape niçoise consista principalement en l'établissement d'un bilan de la recherche, avec la volonté affirmée de susciter l'élargissement des travaux à d'autres pays pour les rencontres suivantes. Comme pour la plupart des rencontres exploratoires, le résultat est foisonnant, mêlant la nouveauté et la synthèse, la monographie locale et l'étude transnationale. Leur rassemblement dans ce volume permet, dans une démarche comparatiste, de dégager les grands traits de la culture républicaine telle qu'elle apparaît d'après l'histoire des théories et les expériences politiques des trois pays considérés. Nous soulignerons trois aspects qui nous paraissent caractériser l'identité républicaine telle qu'elle se forgea au XIX^e siècle et se transmet au XX^e siècle. En premier lieu apparaît nettement l'adhésion des républicains à une doctrine commune, au-delà des querelles de chapelle et des frontières nationales. Celle-ci se manifestait notamment par l'existence d'emblèmes et de symboles qui imprégnaient le républicanisme d'une mystique démocratique. Enfin, il est indéniable que l'existence d'un réseau européen contribua à la survie ou la diffusion de cette culture politique, en dépit de la résistance des autorités traditionnelles ou de la concurrence d'idéologies nouvelles.
- 3 Les républicains se complurent bien souvent dans des disputes sans fin, entre fédéralistes et unitaires, opportunistes et radicaux, anticléricaux et antireligieux. Ces nombreuses controverses, qui devaient conduire parfois à des reclassements et des ruptures, fruits d'une propension à la discussion passionnée, amplifiées par la presse, ont conduit à masquer l'existence d'un corpus doctrinal qui, au-delà des nuances nationales et des querelles entre les hommes, est d'une grande cohérence et dénote une indéniable adhésion à un socle de valeurs communes. Certaines étaient empruntées au libéralisme – rationalisme, humanisme, croyance en l'égalité naturelle des hommes, espérance en la liberté pour chaque individu – d'autres au socialisme – encadrement de l'organisation du travail, solidarité syndicale et sociale, universalisme pacifiste. Les républicains se démarquaient cependant de ces deux cultures politiques car ils jugeaient le libéralisme trop élitiste et, quoiqu'imprégnés de la mystique du peuple, craignaient que la mise en cause de la propriété par le socialisme au nom de l'égalité ne devînt attentatoire à la liberté. Ils s'en différenciaient par leur insistance sur la place et le rôle du citoyen. Celui-ci se devait de participer aux affaires publiques et à la défense de la nation. La citoyenneté était un droit mais également un devoir, dont l'exercice serait rendu possible par l'éducation devenue nationale, donc gratuite, obligatoire et laïque. Et, surtout, les républicains considéraient que le gouvernement de la société civile, et même ses moindres rouages, devaient être détachés de la religion et de l'Église catholique : la laïcité constitue le pilier fondamental du républicanisme.
- 4 Ainsi fut structuré, vers les années 1830, un patrimoine idéologique, cultivé et transmis aux militants de chaque génération par les gardiens de la mémoire, à commencer par Buonarotti. Cette philosophie de la société et de la politique était professée au sein des sociétés secrètes de la charbonnerie et de la franc-maçonnerie, laquelle constitua incontestablement, en France comme en Espagne et en Italie, l'un des vecteurs de prédilection de l'idéal républicain. La diffusion en fut ensuite facilitée non seulement

par la transformation de la presse, mais également par la mobilité des hommes. Les rencontres, volontaires ou rendues obligatoires par les exils, furent nombreuses et contribuèrent à la fabrication d'une identité républicaine. Celle-ci reposait sur ledit corpus idéologique et s'exprimait par des symboles à valeur émotionnelle forte.

- 5 Il existait ainsi une « bibliothèque républicaine » composée d'ouvrages d'histoire – Vincenzo Cuoco, Álvaro de Albornoz, Jules Michelet ou Edgar Quinet –, de poésie – Victor Hugo, Pérez Galdós, Ugo Foscolo ou Giosuè Carducci –, de pensée politique – Giambattista Vico, Fourier, Saint-Simon, Pierre Leroux, Philippe Buchez, Louis Blanc, Giuseppe Mazzini... Leurs écrits étaient lus, transmis, traduits, commentés presque toujours, débattus et contestés parfois. La diffusion de la culture républicaine bénéficia de l'essor des journaux, des brochures et des livres ainsi que du développement de leur diffusion dans les cabinets de lecture puis des bibliothèques populaires où l'on pouvait les lire et en discuter. Ainsi les différents chapitres de ces Actes font nettement apparaître que le républicanisme, qu'il soit de France, d'Espagne ou d'Italie, reposait sur des fondements philosophiques communs.
- 6 Il convient pour autant de ne pas en rester aux représentations et de considérer que le républicanisme fut l'objet d'expériences politiques, appelées à le marquer durablement. Celles-ci semblent justifier, *a posteriori*, le cadre géographique assigné à cette étude. La circulation des idées fut à l'origine de tentatives insurrectionnelles presque simultanées. Leur échec renforça les convictions tandis que la conspiration et l'exil forgèrent une solidarité indéfectible. L'Italie – Naples en 1797, Venise en 1848, Rome en 1849 – comme l'Espagne en 1868 et la France en 1848 connurent des moments républicains, expériences de pouvoir pour les uns, de volontariat pour les autres, dont l'engagement des garibaldiens dans de nombreux combats démocratiques constitue l'exemple le plus significatif. Leur souvenir devint une référence durable pour plusieurs générations de militants. Ces combats et gouvernements républicains furent en effet relus comme des occasions perdues, dont étaient rendues responsables pour une part les erreurs commises par les hommes et, surtout, la réaction mise en œuvre par les ennemis de la République – les aristocraties et l'Église catholique – soutenus par les Autrichiens ou les Français. À cette geste républicaine étaient associés les noms des grands hommes : Emilio Castelar, Francisco Pi y Margall et José María Orense, Daniele Manin, Giuseppe Mazzini et Giuseppe Garibaldi, Léon Gambetta, Jules Ferry et Georges Clemenceau. Ces expériences et leur souvenir contribuèrent à compléter la galerie de portraits et le calendrier républicains. Ces précédents étaient mis en exergue et racontés à la veillée pour bien se persuader que la République n'était pas une utopie, que son établissement était possible, pour peu que chacun y contribue par la propagande et par l'action. Parallèlement, les mouvements conservateurs forgèrent et diffusèrent une légende noire, qui associait la République au désordre, à la violence et à l'impiété.
- 7 En dépit de la surveillance et des persécutions dont il fut l'objet, si le républicanisme parvint à survivre et se renforcer, c'est que ses défenseurs étaient animés d'une véritable passion qui déterminait toute leur vie. Ce qui les conduisit à mettre en place, dès le milieu du XIX^e siècle, au risque de leur liberté voire de leur vie, des organisations politiques dont certaines peuvent être considérées comme des proto-partis politiques, tandis que d'autres associations imprégnées d'esprit républicain, comme les sociétés d'entraide, les sociétés musicales ou sportives, se vouaient à d'autres fonctions. Une sociabilité républicaine s'élabora, faite de rencontres laïques comme l'enregistrement

au registre civil d'enfants aux prénoms significatifs – Démophile, Démocratie ou Fraternité –, ou encore l'assistance aux enterrements civils. On y déployait des drapeaux, on y arborait des bonnets phrygiens, on y entonnait les hymnes du répertoire démocratique. Plusieurs études prennent soin de relever la circulation des emblèmes qui prirent un caractère universel : lors des banquets républicains, par exemple, le décor et le répertoire comprenaient certes des caractéristiques propres à chaque culture nationale mais également des signes reconnus par tous, comme les portraits des martyrs de la liberté ou le chant de la *Marseillaise*. Les toasts invoquaient les mêmes références et appelaient de leurs vœux les mêmes transformations du système politique et de la société. En France, la III^e République républicanisa les emblèmes étatiques, de la *Marseillaise* au 14 juillet, du buste de Marianne aux médailles de la Légion d'honneur. Les militants républicains manifestaient leurs convictions par leurs votes, par des manifestations et des pétitions, des cérémonies de commémoration ou d'hommage aux grands hommes. Le républicanisme contribua ainsi à la politisation des sociétés. La force des convictions et l'importance de la sociabilité républicaine permet d'estimer que le républicanisme constitua la première des « religions de la politique ». Une liturgie républicaine commune s'établit, nourrie du souvenir de la Révolution française comme des autres expériences républicaines, qui empruntait certains de ses rites aux sociétés secrètes, voire aux religions établies.

- 8 Un point commun apparaît clairement à la lecture de ces essais : le républicanisme, tant sur le plan de la doctrine que celui de l'action, fut le résultat d'un processus long, en raison de la répression, difficile car les discordances avaient pour résultat l'absence d'unité d'action. Son issue était incertaine. Contrairement à une idée reçue cependant, le républicanisme connut une diffusion relativement précoce y compris dans des régions rurales. Il fut adopté lorsqu'il fut capable d'associer le local et l'universel. Pour certaines communautés, comme les Juifs de Marseille et Nice, il représentait une voie vers l'intégration à la communauté nationale. En outre, une incontestable solidarité républicaine conduisait à renforcer la solidarité latine en accueillant les exilés, comme Manuel Ruiz Zorrilla réfugié à Paris. Le succès ne se fit, en France, qu'au prix de l'abandon du recours à la violence comme unique moyen de parvenir à instaurer la République. L'enracinement en France de la République conduisit d'ailleurs à penser que son « modèle » devait nécessairement être décalqué par ses voisins méditerranéens. Infirmant cette assertion, les études portant sur l'Espagne comme sur l'Italie, sans nier l'influence de la France, la relativisent. L'identité républicaine était redevable également des modèles américains et anglais comme des expériences communales médiévales relues comme des mouvements précurseurs de la République. Elle se nourrissait d'un va-et-vient constant entre les différentes déclinaisons nationales. Son enracinement et sa force évocatrice conduisirent au xx^e siècle les cultures politiques concurrentes, comme le communisme ou la démocratie chrétienne en Italie, à tenter de capter cet héritage devenu mythe fondateur de la nation. Dans les moments de crise, un même mouvement conduisit l'État à réactiver les emblèmes républicains pour en faire des instruments d'unité.
- 9 L'identité républicaine se structura et s'affirma conjointement en Espagne, en Italie et en France. Elle reposait sur un substrat idéologique commun, ce qui n'empêchait pas des expressions propres à chaque pays. L'un des prolongements de ces travaux consistera sans doute à caractériser les relations qu'entretint l'espace méditerranéen républicain avec les Républiques non-méditerranéennes. Ce tableau d'ensemble ouvre

en outre des pistes prometteuses, comme la comparaison plus systématique des rites et des symboles ou de la place et du rôle des femmes républicaines.